

La sexualité est-elle toujours le propre de l'homme et

Dans son dernier essai
*Les femmes sont des salopes,
les hommes sont des don Juan,*
l'écrivaine et féministe
française Florence
Montreynaud questionne le
traitement inégalitaire que la
société réserve aux femmes et
aux hommes en matière de
sexualité : les premières sont
dégradées, insultées, tandis
que les seconds sont valorisés.
« Au 21^e siècle, la double morale
sexuelle sévit encore : les
hommes ont presque tous les
droits, les femmes ont tous les
torts », écrit-elle pour cette
« Infusion ». En réponse, elle ne
voit qu'« une seule solution :
le féminisme ! »

O n pourrait croire que les mentalités ont changé, que les femmes d'aujourd'hui ont une sexualité plus libre que celle de leurs mères, qu'elles osent davantage prendre des initiatives. Au 21^e siècle, dans les pays riches, presque toutes les inégalités en droits entre femmes et hommes ont disparu, même si l'application dans les faits est loin d'être atteinte. Grâce à la contraception et au droit d'avorter, les femmes n'ont plus peur d'une grossesse imprévue : ce qui a entravé pendant des siècles la liberté sexuelle féminine, le risque d'être « séduite et abandonnée » enceinte, a donc disparu ; en outre, la peur du sida et d'autres maladies a développé l'usage du préservatif. Apparemment, les femmes et les hommes sont égaux, du moins en théorie, mais est-ce vrai dans le domaine sexuel ? L'évidence s'impose : non.

La double morale sexuelle : un code injuste

Pour un comportement identique – avoir un premier rapport sexuel, exprimer son désir, coucher le premier soir, avoir eu plusieurs liaisons –, un homme est valorisé et une femme dégradée : il est un don Juan et elle une « salope ». Ce qui est permis aux garçons et aux hommes, et même attendu d'eux comme une preuve de virilité, est refusé aux filles et aux femmes, sous peine de condamnation sociale. Si peu qu'elles s'écartent de la norme du groupe, une insulte fuse, un mot sans équivalent masculin : « PUTE ! »

Ce code injuste s'appelle la double morale. Il y a un siècle et demi que des militantes britanniques ont dénoncé ce « *double standard* » (double norme). Il y a en effet une morale pour les femmes et une autre pour les hommes : l'une est stricte, l'autre laxiste. Presque partout dans le monde, la liberté sexuelle ne se conjugue qu'au masculin, dans la mesure où persistent les inégalités sociales et la dépendance économique des femmes qui, en moyenne, gagnent moins que les hommes pour un travail équivalent. Or, pour toute personne, l'indépendance économique est la clef de la liberté.

Contrastant avec la tolérance dont bénéficient les hommes, un contrôle social, plus ou moins violent selon les cultures, s'exerce sur les femmes et les filles. D'où une éducation permissive pour les uns, et répressive pour les autres. En effet, la vie sexuelle d'un homme ne concerne que lui, tandis que celle d'une femme importe au groupe. C'est sur elle que pèsent la honte et le déshonneur, c'est sur elle que s'abat le châtiement. Par exemple, la femme qui trompe son mari est condamnée par la société plus sévèrement que l'homme dans le même cas, et elle est même parfois la seule à l'être. Alors que le comportement, même violent, des hommes pour obtenir un acte sexuel est justifié par de prétendus « besoins », les femmes n'ont droit qu'à une alternative : « pure » ou « pute ». Au moindre faux pas, réel ou supposé, leur « réputation » est faite, et leur colle à la peau, définitivement. Comme disait un lycéen sur Instagram, « dans "réputation", il y a "pute" ».

Le sale de la femme ?

Au-delà de la domination masculine, c'est la sexualité elle-même qui est en jeu : la sexualité est le propre de l'homme et le sale de la femme. Avoir de l'expérience sexuelle, voilà qui élève un homme mais abaisse une femme. Pour le même acte, il est valorisé, elle est souillée : il est un « séducteur », et elle une « pute ».

En effet, la double morale se fonde sur un raisonnement inégalitaire : un garçon qui a une vie sexuelle est normal, une fille qui a une vie sexuelle est une « salope », autrement dit, une fille qui se conduit comme un garçon est une « salope ». En cas de problème, les femmes sont accusées de ce qu'elles ont subi : elles ont « provoqué », « tenté », « séduit » un homme, et sont rendues seules responsables du mal qui peut en découler. Quoi qu'il arrive à une femme, c'est de sa faute, elle l'a « cherché ». Même un viol quand elle est évanouie, ivre morte, droguée ou endormie. Sa faute, sa seule et unique faute : être une femme.

À cause de la double morale sexuelle, partout dans le monde, des hommes (et des femmes aussi) insultent, frappent, blessent, excluent, tuent, poussent au suicide des filles et des femmes, dont la seule « faute » est d'avoir eu un comportement jugé « normal » pour un homme ou un garçon.

Alors, quelle solution ? Le féminisme !

Être féministe, c'est s'engager pour l'égalité ; dans le domaine sexuel, c'est évoluer à son rythme, et c'est respecter l'autre, ses désirs, ses limites.

Un couple féministe a davantage de plaisirs, et des plaisirs plus variés, pour de nombreuses raisons : connaissance de soi et de l'autre, liberté d'initiative, capacité de s'expliquer en cas de divergence, force d'exprimer son non-désir, inventivité, sans oublier le sens de l'humour, dont les machos sont dépourvus.

Dans un couple hétérosexuel, pour une femme, exprimer ses désirs, avoir une sexualité active est directement lié au fait qu'elle se définisse comme féministe. Pour un homme, c'est la meilleure solution pour éviter l'étoile de mer, c'est-à-dire la femme passive, attendant qu'il termine. Quant à vivre avec une féministe, c'est plus stimulant qu'avec une femme soumise, car les discussions sont animées !

À tout âge, ce sont les couples féministes qui ont le plus de satisfactions sexuelles : fonder sa relation sur une base égalitaire, avoir chacun-e une activité rémunérée et partager les tâches ménagères, autant de gages de stabilité et de plaisir. Telle est l'immense révolution du féminisme, qui commence souvent devant le lave-linge... ●

BIO EXPRESS

Historienne et féministe, Florence Montreynaud s'engage dès 1971 au sein du MLF et du Planning familial à Paris. Après un passage en politique, elle fonde une revue locale, *La Rurale*. De 1986 à 1988, elle préside l'Association des Femmes Journalistes. On la connaît aussi comme cofondatrice des Chiennes de garde (1999) qui luttent contre les injures sexistes, dans l'espace public, les médias... En 2000, elle crée la Meute, un réseau féministe mixte et international contre la publicité sexiste. L'année suivante, elle initie le réseau *Encore féministes !*, dont le manifeste épingle vingt bonnes raisons de l'être. Onze ans plus tard, elle lance le manifeste *Zéromacho* qui invite des hommes de différents pays à s'engager contre le « système prostituteur ».

Florence Montreynaud a publié de nombreux livres, dont plusieurs dictionnaires ou *Le 20^e siècle des femmes* (Nathan 1999, dernière réédition 2001) qui raconte l'histoire des femmes, année après année. Elle signe aussi *Appeler une chatte... Mots et plaisir du sexe* (Calmann-Lévy 2004), *Un siècle d'amour. De 1900 à aujourd'hui* (Nathan 2009), *Le Roi des cons. Quand la langue française fait mal aux femmes* (Le Robert 2018), etc. Son dernier essai vient de paraître : *Les femmes sont des salopes, les hommes sont des don Juan* (Hachette 2023).



Florence Montreynaud
Hachette 2023
256 p., 22 eur.